

DES LETTRES INDEXÉES

La commission départementale du syndicat se réunissait tous les mois. Elle regroupait, en principe, des représentants de toutes les sections mais les patrons invoquaient fréquemment la *nécessité du service* pour supprimer cette absence d'un jour accordée au délégué de leur bureau de poste. Ils disposaient d'une large gamme de raisons pour justifier ces refus : congés déjà accordés en trop grand nombre, agents malades ou en stage de formation, congés de maternité, absences irrégulières non remplacées... Aussi la moitié seulement des libertés accordées statutairement par la direction départementale était-elle répercutée par les receveurs.

Jean-Luc et Mireille se partageaient cette liberté mensuelle qui faisait des envieux. Entre un patron obstinément obtus, quelques collègues jaloux et d'autres prêts à dire « les syndicats ne font rien pour nous », ils avançaient sur une ligne de crête parfois étroite.

Plusieurs camarades étaient déjà arrivés quand Mireille entra dans la Maison des Syndicats. En saluant ces têtes familières, elle devina les débats passionnés qui s'ensuivraient et sourit à l'avance des frictions qui éclateraient inévitablement entre les différents groupes.

Les plus anciens d'abord, souvent les plus dévoués, modestes fonctionnaires et militants remarquables

LA BOÎTE AUX LETTRES

qui n'avaient que leur idéal pour motivation. Ils avaient mené toutes les grèves, participé à tous les combats de la gauche, subi autant d'échecs et restaient, malgré les moments de découragement, des fidèles du premier rang. Du concentré de ce que la nature humaine avait jusqu'à présent fait de mieux, estimait Jean-Luc, qui voyait en eux les solides piliers du monde plus juste de demain.

Le second groupe arrivait des centres de tri automatiques, les CTA. Conséquence de la grève de 1974 pendant laquelle quelques gros centres de tri avaient paralysé l'ensemble de la distribution postale en France, ces petits CTA avaient été disséminés à la hâte à la périphérie de Paris pour prévenir un conflit de même ampleur. Les jeunes qui y travaillaient étaient des gamins. Ils vivaient leur première expérience professionnelle dans des établissements sans âme ni chaleur humaine (peut-être parce que les murs sentaient encore la peinture fraîche), qu'ils quittaient, le boulot terminé, pour la cage à lapin d'un foyer voisin. Parqués dans des blocs de béton aux portes de la capitale, ils ne s'échappaient de ces cités artificielles que pour retourner le plus souvent possible au pays. Ces déracinés venus de province et d'outre-mer ne bénéficiaient d'aucune tradition syndicale pour les épauler. Marginalisés, ils avaient la révolte à fleur de peau. Quelques-uns, les plus désespérés, avaient poussé cette révolte jusqu'à son stade ultime, le suicide. Leurs représentants syndicaux étaient à leur image : paisibles tant qu'on les ignorait, se rebiffant tels des félins aussitôt qu'on entreprenait de les dompter. Les insultes, les grèves sauvages et les coups portés à des supérieurs hiérarchiques étaient les raisons les plus fréquentes pour lesquelles les syndicats intervenaient

LA BOÎTE AUX LETTRES

en leur faveur. Qu'ils se soient souvent cassé les dents sur les rigueurs de l'Administration ne les avait nullement domestiqués.

Albert, le secrétaire départemental, représentait parfaitement les militants du troisième groupe. Trotskiste, membre très actif de la IV^e Internationale, il avait pour objectif de faire adopter les mots d'ordre de son organisation par le syndicat. Tâche ardue, mais qui ne lui ôtait jamais son sourire. Lorsqu'il venait animer une réunion à Percy Principal, Mireille l'invitait à déjeuner chez elle. Elle aimait la bouille ronde et le regard jamais désabusé de ce camarade qu'elle protégeait comme un petit frère. Ils avaient travaillé quelque temps ensemble à Percy avant qu'il ne soit élu secrétaire du syndicat départemental. Quand il revenait dans son bureau de poste, ses anciens collègues ne manquaient pas de le charrier sur sa nouvelle fonction. « Tu bulles... c'est la belle vie... » Il accueillait ces réactions ironiques ou jalouses avec son éternel sourire de gosse. Parce qu'elle estimait sa place peu enviable, Mireille prenait à cœur de le défendre. Une grève sauvage éclatait au CTA de Nanterre à trois heures du matin ? On lui téléphonait pour qu'il arrive immédiatement. Une section syndicale voulait déposer un préavis de grève ou débattre avec lui d'une prochaine compression de personnel ? Il se rendait aussitôt sur place. Une audience était demandée à la direction départementale ? Il était de toutes les délégations. À ces obligations s'ajoutaient les réunions régionales, les sessions de formation qu'il animait et les tracts qu'il rédigeait, tapait et tirait en un temps record.

— Dis-moi franchement quand tu trouves le temps de militer dans ton organisation ? lui demandait Mireille.

LA BOÎTE AUX LETTRES

— Regarde mes yeux, tu comprendras, répondait Albert, qui traînait en permanence derrière lui deux ou trois nuits sans sommeil.

La grande sœur se fâchait :

— Toi, tu finiras par craquer... Fais attention à ta santé !

« Albert, tu me dois... » disait-elle parfois pour constater qu'il possédait le même réflexe qu'à l'époque où elle ramassait les cotisations et vendait le journal du syndicat. Car avant même qu'elle ait dit combien et pourquoi, il avait déjà sorti son porte-monnaie. Tant de générosité dans un monde de pingres l'avait toujours bouleversée.

Ces militants qui s'affrontaient verbalement, parfois même violemment, se retrouvaient toujours coude à coude dans la rue ou face à la direction départementale. C'était la règle du jeu, tacite, à laquelle ils se soumettaient sans hésitation. Tels des enfants qui se chamaillent âprement entre eux mais qui font front commun contre leurs parents. Élise et le petit frère qu'elle aurait un jour seraient certainement pareils.

Les élections professionnelles avaient donné plus de 24 % des voix à la CFDT, faisant pour la première fois de ce syndicat, la deuxième force derrière la CGT. Dans la foulée de cette victoire surtout psychologique, le bureau fédéral avait lancé le mot d'ordre : « 10.000 nouveaux adhérents. » Nombre aussi rond que difficile à atteindre... Aux syndicats départementaux relayés par les sections la charge de réaliser cet objectif. Albert répartit entre les délégués la pile de tracts nationaux appelant à l'adhésion. Ce fut ensuite l'habituel tour de table.

On constatait partout un manque désespérant de personnel. À la distribution, des quartiers restaient à

LA BOÎTE AUX LETTRES

découvert pendant plusieurs jours. Au service général, les pancartes *guichet fermé* se multipliaient dans les bureaux de poste, qui annonçaient des effectifs à moins huit, moins neuf, moins six. Et plus un seul brigadier de la roulante pour dépanner les bureaux exsangues. Les syndicats parlaient *embauche* et réclamaient un volant de remplacement plus large, la direction répondait : *dégraissage des effectifs*. Le dialogue de sourds rendait la situation amère. Vint le tour de Percy-les-Collineaux Principal. Deux questions sensibilisaient particulièrement le personnel : les agressions de facteurs et le comportement du patron.

En région parisienne, deux ou trois bureaux étaient braqués chaque jour par des gangsters, expliqua Albert, et les attaques de facteurs se produisaient hélas souvent dans les communes de banlieue. Pour les employés des bureaux exposés, il existait une solution efficace : les guichets *aquarium*. Il n'y avait par contre pas de remède miracle pour la distribution. Les syndicats étaient vivement opposés au port d'arme par les facteurs. Il ne restait que la stricte application du règlement pour se défendre : port obligatoire de l'uniforme et de la sacoche, et somme maximale autorisée à ne jamais dépasser. Mesures guère dissuasives pour les malfrats à la petite semaine ni évidemment pour les gangsters chevronnés qui espéraient trouver le pactole à la poste. Quant au receveur de Percy-les-Collineaux Principal, il n'était pas non plus une exception. À Boulogne Plaine, c'était une femme, elle interdisait aux filles de porter des pantalons. À Bois-Colombes Gare, le patron attendait montre en main, le matin, à côté de la feuille de présence pour sanctionner les retardataires. Ailleurs, un autre lançait des propos sexistes aux filles et se baladait souvent dans la salle

LA BOÎTE AUX LETTRES

du public passablement éméché. Bouches bées, soupirs d'écœurement, moues d'indignation, on était choqué par la prolifération de ces patrons qui jouaient les shérifs dans leur bureau de poste. Mais c'est après que le camarade de Clamart-Butte-Rouge eut parlé que tout le monde s'apitoya sur lui. Le patron qui viendrait bientôt diriger ce bureau était le fameux Robert, l'ancien receveur d'Ivry-Ouest, qui, quelques années plus tôt, avait poussé un délégué syndical au suicide.